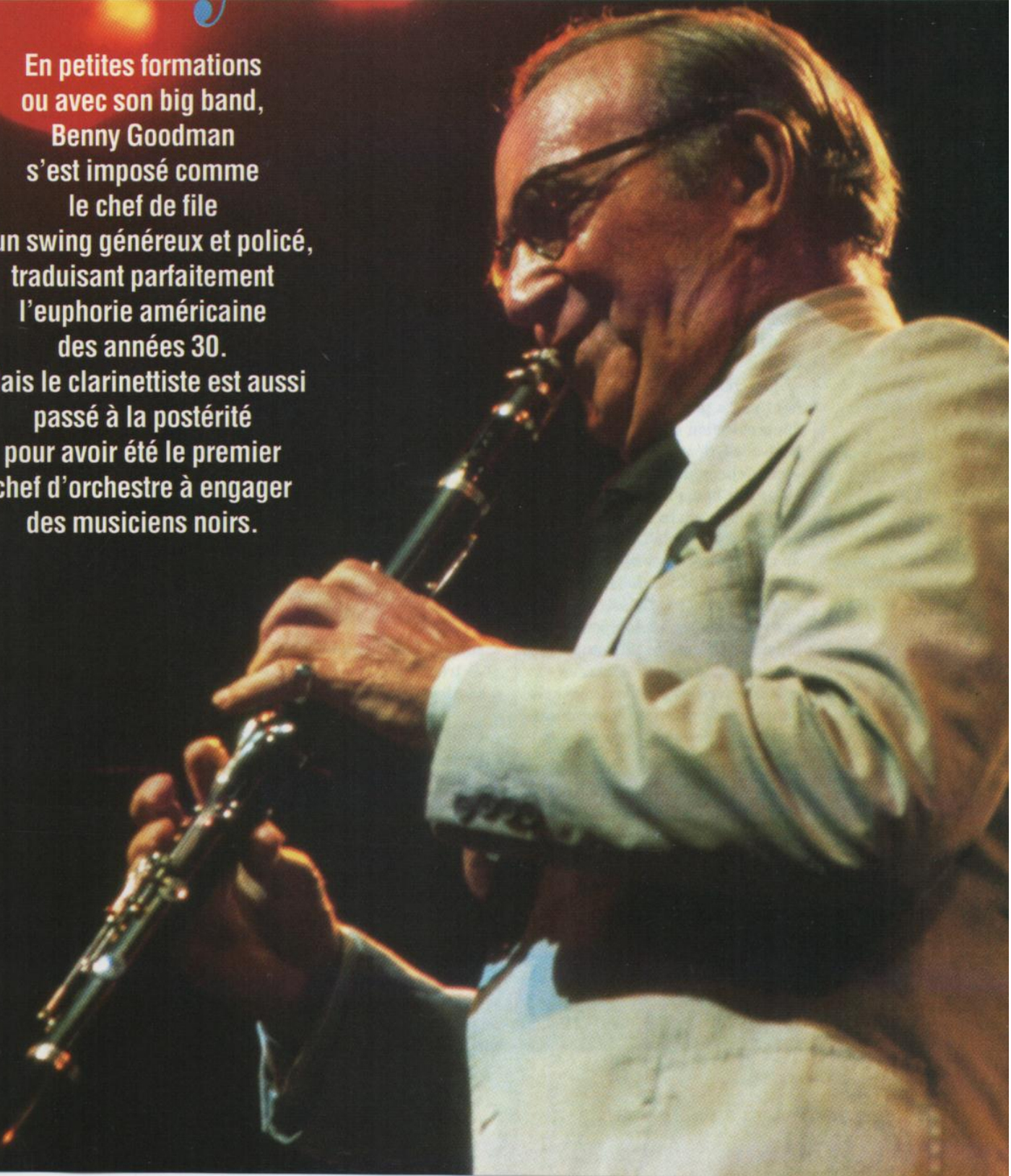


Benny Goodman

En petites formations
ou avec son big band,
Benny Goodman
s'est imposé comme
le chef de file
d'un swing généreux et policé,
traduisant parfaitement
l'euphorie américaine
des années 30.
Mais le clarinettiste est aussi
passé à la postérité
pour avoir été le premier
chef d'orchestre à engager
des musiciens noirs.





▲ Les danseurs, nouveaux héros des années 30.

Le swing et la joie de vivre des années 30

Une musique faite pour la danse

La mise en œuvre d'une nouvelle politique économique et la fin de la prohibition font entrer les Etats-Unis dans une nouvelle ère. L'euphorie qui succède à la morosité, liée à la crise de 1929, se traduit également par de profonds bouleversements dans l'univers du jazz.

Les créateurs du genre abandonnent peu à peu les rythmes hot et l'improvisation collective de l'école Nouvelle-Orléans pour une musique essentiellement axée sur la danse. « Entre le boom du jazz des années 20 et le boom du rock des années 60, écrit James Lincoln Collier, il arriva un mouvement semblable que l'on a appelé "l'ère de l'orchestre swing". Ce mouvement a été aussi centré sur une vision socio-philosophique d'une musique à la mode ; il comportait aussi ses modes vestimentaires – le zoot suit avec les grands revers et le pantalon de quarante-cinq centimètres au genou – ; ses danses –

► Le swing, investit aussi les hôtels.

► Symphony Sid Torin, célèbre disc-jockey qui consacra sa vie à promouvoir le jazz.

►► La radio, grand promoteur du swing dans les années 30. Au premier plan, Freddy Jenkins, Cootie Williams et Juan Tizol.



le suzie-Q, le lindley hop, le jitterburg et le trucking (...) » (*L'Aventure du jazz*, Albin Michel).

L'éclosion des « ballrooms »

Cette joie de vivre recouvrée, les Américains veulent l'exprimer par tous les moyens, et notamment par la danse. Dans les années 30, on est bien loin des sombres concours marathons du temps de la dépression qui avaient conduit certains jusqu'à la mort, ainsi que l'a retracé le superbe film de Sidney Pollack, *On achève bien les chevaux*. Le fox-trot ou le jitterburg n'offrent rien d'autre que la possibilité de célébrer l'espérance nouvelle, le « rêve américain ». Des dizaines de milliers de ballrooms voient le jour sur tout le territoire américain. Pas une

ville, si petite soit-elle, qui ne possède sa salle de danse ouverte le samedi jusque tard dans la nuit, pour le plus grand plai-



Le swing célèbre l'optimisme recouvré des Américains. Il devra son succès aux « ballrooms », nouveaux paradis des danseurs, et aux radios, dont certaines sont écoutées d'une côte à l'autre.

◀ Dans chaque ville américaine, on danse jusqu'à l'aube au son des grands orchestres de jazz.

...sir d'un public qui vibre aux rythmes swing des orchestres. Le trompettiste Cat Anderson se souvient : « Il me plaît que la piste soit bourrée de danseurs. Il me semble que tout le monde profite mieux de la musique (...). Nous jouons alors avec plus de swing que lors d'un concert, parce que les gens veulent bouger et suivre le rythme » (cité par François Billard, *la Vie quotidienne des jazzmen américains jusqu'aux années 50*, Hachette).

Des combos aux big bands

Pour se faire entendre et apprécier des danseurs, les formations de jazz s'étoffaient. On passe de la petite formation de cinq ou six musiciens (combo) au big band. Divisé en sections, il peut comprendre vingt instrumentistes, voire davantage. En même temps, les rythmes sont accentués. « Un trait caractéristique de l'ère du swing fut l'apparition des grands orchestres. Le style "riff" se développa à Kansas City – par exemple, dans les orchestres de Bennie Moten et plus tard de Count Basie (...). Le style blanc de Chicago apporta une autre contribution au jazz des grands orchestres : une approche plus "européenne" de la musique », note Joachim-Ernst Berendt. Et il ajoute : « Les différents styles se fondaient dans l'orchestre de Benny Goodman. »

Les radios ralliées à la cause du swing

Comme les ballrooms, les radios contribuent à la vogue du swing. De nombreux musiciens de jazz devront leur succès à la retransmission de leurs

concerts. Duke Ellington, tout d'abord, dont les prestations au Cotton Club de Harlem pourront être entendues presque partout aux Etats-Unis. Mais aussi un pianiste comme Art Tatum qui, après avoir participé à un concours amateur, sera engagé par la station WSPD de Toledo (Ohio). Quant à Benny Goodman, sa carrière débutera véritablement lorsque son orchestre passera à l'émission « Let's Dance », elle aussi écoutée d'« une côte à l'autre » (*coast to coast*).

▼ Glenn Miller, l'un des maîtres du swing, a dû une grande part de son succès à la radio.





- 1909** Naissance de Benny Goodman, le 30 mai, à Chicago.
- 1921** Avec son frère Harry, il crée son propre orchestre puis donne son premier concert.
- 1926** Il devient musicien professionnel lorsqu'il entre dans la formation du batteur Ben Pollack.
- 1929** Etabli à New York, il multiplie les séances d'enregistrement et les émissions radio.
- 1933** Il se lie avec John Hammond. Enregistrement avec Billie Holiday.
- 1934** Benny Goodman monte son grand orchestre, le premier de l'histoire où jouent ensemble des musiciens blancs et noirs. Passage à l'émission « Let's Dance », diffusée sur tout le territoire américain.
- 1935** Benny et son orchestre remportent un vif succès au Palomar Ballroom de Los Angeles. L'Amérique le consacre « roi du swing ». Il enregistre en trio avec Teddy Wilson et Gene Krupa.
- 1936** Le trio accueille le vibraphoniste Lionel Hampton.
- 1938** Goodman et Hammond organisent deux concerts au Carnegie Hall baptisés « From Spirituals To Swing ».
- 1941** Le clarinettiste enregistre des œuvres de Bartok et de Mozart.
- 1955** Tournage du film *The Benny Goodman Story*.
- 1962** Tournée en URSS avec de jeunes musiciens de jazz moderne à la demande du Département d'Etat.
- 1982** Benny Goodman reçoit la George Peabody Medal pour sa contribution au rayonnement culturel des Etats-Unis.
- 1986** Il meurt à New York, le 14 juin.

Le symbole du rêve américain

C'est à la clarinette, et non à la trompette comme il l'aurait souhaité, que Benny Goodman accédera à la gloire. Avec ses formations, petites ou grandes, il régnera longtemps sur un empire nommé swing.

Au début des années 20, tout Chicago vit aux rythmes du jazz Nouvelle-Orléans. Freddie Keppard y est arrivé en 1916, Sydney Bechet et Jimmie Noone en 1917, Kid Oliver, qui triomphe au Dreamland, en 1919, Louis Armstrong, enfin, en 1922. Pour des dizaines d'adolescents de race blanche, peu concernés par la musique populaire de Tin Pan Alley, c'est la révélation. Le jazz hot les « prend aux tripes » et, aussi souvent qu'ils le peuvent, malgré l'incompréhension de leurs parents, traînent dans les clubs du South Side, le quartier noir de la « Windy City ». Un cornettiste nommé Bix Beiderbecke – comme Bud Freeman, Jimmy McPartland, Mezz Mezzrow ou bien encore Benny Goodman – fait partie de ces jeunes conquis par cette musique née dans les lupanars de la cité de Louisiane.

Goodman, lui, a tout d'abord voulu apprendre la trompette. Mais, de santé fragile, il a suivi les conseils de son père et y renonce pour la clarinette. Sans

doute a-t-il été profondément déçu et s'est-il insurgé contre ce qui lui est apparu comme une injustice de la vie. Cela étant, il ne regrettera pas longtemps de ne pouvoir s'exprimer sur ce qui est alors l'instrument roi du jazz. Benny Goodman ne sera jamais l'égal au cor-net ou à la trompette d'un Kid Oliver ou d'un Louis Armstrong, mais son rôle dans le jazz ne s'en révélera pas moins considérable. Sa musique, d'abord liée au style Chicago – en réalité, l'adaptation « blanche » de l'école Nouvelle-Orléans –, traduira par la suite le rêve américain des années 30, c'est-à-dire l'optimisme recouvré au lendemain d'une crise économique qui avait plongé les Etats-Unis puis tout le monde occidental dans le chaos.

Doué et ambitieux

De confession juive et ayant des origines polonaises, Benjamin David Goodman est né à Chicago le 30 mai 1909. Ses parents ne sont pas fortunés – ils vivent



dans l'un des quartiers les plus misérables de la ville –, mais ils incitent leurs quatre fils à apprendre la musique à l'école de la synagogue. Benny, Harry, Irving et Freddie deviendront d'ailleurs tous musiciens professionnels.

Après s'être mis à la clarinette, Benny prend des leçons particulières avec Franz Schoepp, ancien professeur de Jimmy Noone et fin connaisseur des grands compositeurs européens. L'adolescent montre du talent et de l'ambition. En 1921, il monte son propre orchestre avec son frère Harry au tuba et donne son premier concert, à la suite de quoi il s'inscrit au Syndicat des musiciens. A cette même époque, à l'école de son quartier, il se lie avec Bud Freeman, Frank Teschemacher et Jimmy McPartland qui ont fondé l'Austin High School Gang, un groupe très marqué par le jazz Nouvelle-Orléans. Benny est évidemment passionné. Mais, sans doute parce qu'il a étudié Mozart avec

Franz Schoepp, il cherche déjà une voie différente. Si Benny ne mêle pas encore jazz et musique classique, à coup sûr il veut dépasser le concept d'improvisation collective.

Sur les bateaux des Grands Lacs

Membre de la formation de Bill Grimm, qui joue sur les bateaux des Grands Lacs, ami de Bix Beiderbecke, qu'il a rencontré chez lui, Benny Goodman poursuit son apprentissage de la clarinette au sein de l'orchestre du batteur Ben Pollack, l'un des tout premiers musiciens de jazz à avoir introduit les cordes dans leurs arrangements. C'est même vraisemblablement avec Pollack qu'il fait, en 1926, ses débuts véritables de professionnel, au Venice Ballroom de Los Angeles. Puis Goodman quitte l'orchestre du batteur et s'établit à New York, où il travaillera pendant quelques années comme musicien free-lance,

l'expérience se révélant en tout point fructueuse. Il collaborera avec le trompettiste Red Nichols, au jeu bien proche de celui de Bix Beiderbecke, et enregistrera avec Eddie Lang et Joe Venuti, de nouveau avec Pollack, puis avec

« Son univers est plein de charme et de tendresse. Il y décrit la musique d'un bonheur, la plus difficile à faire admettre. »

Jean Wagner

Billie Holiday. Il participera à des émissions de radio, notamment aux côtés de Paul Whiteman. Enfin, il se liera d'amitié avec John Hammond.

La consécration de la radio

Fils d'une des plus grosses fortunes des Etats-Unis, John Hammond a surtout décidé de consacrer sa vie au jazz et de promouvoir la carrière d'artistes qu'il jugeait talentueux. Au début des années 30, Fletcher Henderson, Teddy Wilson, Billie Holiday ou Count Basie lui devront

◀ Les Chicagoans que Benny Goodman a fréquentés durant sa jeunesse.

De gauche à droite : Mezz Mezzrow, Josh Billings, Frank Vernier et Frank Teschemacher.



◀ Au zénith de sa popularité à la fin des années 30, le « roi du swing » fait la « une » du journal spécialisé « Metronome ».

SWEET Ce mot, qui signifie « doux », en anglais, est employé à partir des années 20 pour désigner une musique dansante jouée dans le respect scrupuleux de la partition. Elle s'oppose au jazz hot, qui est, lui, fondé sur l'improvisation.



► Benny Goodman, chef d'orchestre. On reconnaît, juste derrière lui, le guitariste Charlie Christian.

▼ « Let's Dance », l'émission radio qui révéla l'orchestre de Benny Goodman.

une part importante de leur succès. En 1933, il conseille à Goodman, qui deviendra son beau-frère, de monter un orchestre susceptible de jouir d'une large audience et de recourir aux meilleurs arrangeurs, à commencer par Fletcher Henderson, sans nul doute l'un

des plus novateurs de l'époque avec Don Redman. Comme le confiera le jeune chef d'orchestre : « Les arrangements fantastiques de Fletcher Henderson, que nous connaissions déjà, pouvaient transformer de façon radicale des thèmes mélodiques tels que *Blue Skies*, *I Can't Give You Anything But Love* et surtout *Some Times I'm Happy* (...). Dès le début, Fletcher fit un travail remarquable. »

L'orchestre devait ainsi sortir de l'ombre. Grâce aux relations de Hammond, Goodman a également l'opportunité de participer à l'émission radio « Let's Dance ». Diffusée tous les samedis sur le territoire américain, elle propose aux auditeurs trois formations au style différent – un orchestre de musique latino-américaine, celui de Xavier Cugat, un orchestre sweet, qui joue une musique populaire assez proche de celle de Broadway, celui de Ken Murray, et un orchestre hot, celui de Benny Goodman.

Très écoutée, l'émission va aboutir à la consécration du chef d'orchestre, en attirant le public dans les salles où l'orchestre se produira. Pourtant, les débuts seront difficiles. A Denver, Pittsburgh ou Milwaukee, par exemple, où

l'on préfère la musique sweet, la formation de Goodman sera souvent huée. En revanche, en Californie, ce sera le triomphe, bientôt éclatant partout aux Etats-Unis. Le clarinetriste se souvient du concert au Palomar Ballroom de Los Angeles, qui semble bien marquer le

« Pour tout ce que Benny a fait pour la musique, pour le jazz, pour les musiciens et pour moi, je lui tire humblement ma révérence. »

Gene Krupa

début d'une popularité qui ne se démentira plus : « Le cabaret avait une grande piste ; en outre, l'entrée était payante. Puisque nous allions échouer, autant que ce fût à notre manière, en jouant la musique qui nous plaisait. J'avais l'impression que ce serait notre dernière nuit et qu'il fallait en profiter (...). Au cours de la seconde partie, j'ai préparé quelques-uns des meilleurs



arrangements de Fletcher. Les musiciens ont compris l'enjeu. Quand j'ai donné le signal, ils ont attaqué les morceaux et les ont joués comme jamais ils ne l'avaient fait depuis notre départ de New York (...). Les cris du public ont été la sonorité la plus douce que j'aie jamais écoutée depuis ! »

Un orchestre « mixte » en butte au racisme

Le prestige dont il jouit désormais et le succès rencontré par ses nombreux enregistrements qui célèbrent les fastes d'une Amérique de nouveau triomphante, ne détournent toutefois pas Benny Goodman de la route qu'il s'était fixée. Profondément révolté par l'ostracisme auquel se voit confrontée la communauté de couleur, il est en effet le premier chef d'orchestre de race blanche à engager des jazzmen noirs dans ses formations, ce qui ne manquera pas de susciter les plus vifs émois. Mentionnons tout particulièrement le pianiste Teddy Wilson et le vibraphoniste Lionel Hampton pour son quartette et le guitariste Charlie Christian pour son sextette. Aidé dans sa louable entreprise par John Hammond, il va même jusqu'à organiser à la fin des années 30 deux concerts au Carnegie Hall, appelés « From Spirituals To Swing ». Ils retracent l'histoire de la musique afro-américaine depuis ses origines, mais ils donnent surtout l'occasion à des musiciens de jouer ensemble, toutes races confondues, puisqu'on y retrouve ceux de Count Basie et de Duke Ellington, dans ce temple de la musique classique.

Entre Mozart et Parker

Même s'il enregistre des œuvres de Mozart et de Bartok et s'il engage l'arrangeur Eddie Sauter, qui a étudié la théorie musicale à la très sérieuse Juilliard School, Benny Goodman ne s'éloigne pas pour autant du jazz. Seulement, au début des années 40, l'émergence des boppers Charlie Parker et Dizzy Gillespie fait quelque peu pâlir son étoile, notamment auprès des jeunes qui ne se reconnaissent pas dans le swing, musique des grands orchestres. Il n'en reste pas moins une véritable institu-



tion. En 1955, il enregistre la bande originale d'un film qui lui est consacré, *The Benny Goodman Story*, auquel participent Teddy Wilson, Lionel Hampton et Gene Krupa. Trois ans plus tard, il réunit les musiciens de son grand orchestre pour une tournée européenne. En 1962, à la demande du Département d'Etat, il se rend en URSS avec Phil Woods,

UN VÉRITABLE CHEF D'ORCHESTRE

Benny Goodman a toujours été très exigeant avec les musiciens qu'il employait, ayant même instauré une discipline de fer dans l'orchestre. Comme il a dit un jour : « Pendant les séances, il n'était pas question de tourner autour du pot et de perdre du temps. Si, pour une raison ou pour une autre, ça ne marchait pas, nous arrêtions tout et rentrions chez nous. »

Jimmy Knepper, Zoot Sims et Mel Lewis – des musiciens plus jeunes que lui de vingt ans en moyenne. Après avoir consacré une soixantaine d'années au jazz, il reçoit en 1982 la George Peabody Medal, décoration décernée à tous ceux qui ont contribué, de par leur action, au rayonnement international de la culture nord-américaine dans le domaine des arts et du spectacle.

C'est le 14 juin 1986 à New York que Benny Goodman disparaissait, celui qui, pour reprendre l'expression de Jean Wagner, « au lyrisme tragique des Noirs de La Nouvelle-Orléans a substitué la contemplation ».

◀ Fletcher Henderson. Il écrira les plus beaux arrangements de Goodman.

▼ Le clarinetiste avec Lionel Hampton (vibraphone), Teddy Wilson (piano) et Gene Krupa (batterie). L'un des plus grands quartettes du jazz.



La perfection du swing

► *A la fois hot et sophistiqué, son jeu de clarinette s'est éloigné de l'école Chicago pour donner au swing ses lettres de noblesse.*

Comme tous les musiciens de l'école Chicago, Benny Goodman a été considérablement influencé par les jazzmen de La Nouvelle-Orléans qu'il avait écoutés dans les clubs de la Windy City, au début des années 20. Cela étant, et même si l'on retrouve chez lui toute la chaleur du jeu de Jimmy Noone et de Buster Bailey, il n'en réussira pas moins à se distinguer du jazz louisianais.

L'apport de la musique classique

Par la précision de son jeu, par la richesse de sa tonalité, par une certaine sophistication dans ses interventions également, le clarinettiste doit, en réalité, autant à la musique de tradition européenne qu'à l'école Nouvelle-Orléans. Goodman l'a dit lui-même : « Je suis méticuleux dans mes interprétations, j'essaie d'obtenir un jeu fin et de

CHICAGO Style de jazz joué par les musiciens blancs établis dans la Windy City, alors très marqués par l'école Nouvelle-Orléans. Il s'en distingue par l'importance accrue des solistes, soutenus par les autres membres de l'orchestre, au détriment de l'improvisation collective.



Pour servir la rigueur de son jeu et son sens du swing, Goodman saura toujours s'entourer des meilleurs instrumentistes et arrangeurs du moment.

donner aux notes leur juste valeur (...). Dans les parties écrites, j'essaie de faire en sorte que les notes sonnent de la façon la plus exacte possible. »

Ce mariage entre la rigueur de la musique classique et l'exubérance du jazz se retrouve tout au long de la carrière du clarinettiste, que ce soit avec son quartette, son sextette ou son grand orchestre – ainsi d'ailleurs que cette volonté de surprendre le public par son inventivité. « La manière dont Goodman réussit à jouer les notes les plus douces tout en captivant – même lorsqu'il se produit avec une grande formation – l'attention des auditeurs du dernier rang d'une vaste salle de concert est tout simplement étonnante », a pu écrire Joachim-Ernst Berendt.

Un sens aigu du swing

Mais c'est tout de même à son sens aigu du swing que Benny Goodman a dû son extraordinaire popularité. Pour

ce qui concerne le rythme, il a repris les riffs des orchestres de Kansas City – à commencer par l'orchestre de Count Basie.

D'un point de vue harmonique, il a profondément renouvelé le langage du jazz, en particulier grâce à Fletcher Henderson et, surtout, il a su l'adapter au goût des danseurs, ces héros des années 30, sans jamais sombrer dans la vulgarité.

Le « roi du swing » a d'ailleurs parfaitement reconnu ce qu'il devait aux talents d'arrangeur d'Henderson : « On pense que les passages collectifs, quand l'orchestre attaque à l'unisson ou quand une section joue, doivent être écrits de façon plus ou moins semblable à la partie improvisée par le soliste. Ce que faisait Fletcher de façon étonnante, c'était qu'il pouvait improviser à partir d'une mélodie ; à certains endroits, il indiquait le solo (...). Le fond musical apporté par le reste de



◀ Goodman et Krupa. Deux créateurs parmi les plus populaires de la « swing craze ».

AFFINITÉ Des batteurs qui font partie des formations de Benny Goodman, Gene Krupa (né le 15 janvier 1909, à Chicago) est sans doute celui qui a le plus apporté à la musique du « roi du swing ». Sa fougue et sa précision devaient d'ailleurs faire école. C'est dans le big band et les combos de Goodman que Krupa a fait de la batterie un instrument moderne, non plus seulement rythmique mais également soliste, de même que Jimmy Blanton et Coleman Hawkins avaient « émancipé » la contrebasse et le saxo ténor. Krupa, qui par ailleurs avait contribué à définir le style Chicago, a même été le premier batteur star du jazz, en particulier après la tournée effectuée par Goodman et son orchestre en 1935. Bruce Crowther, auteur d'une remarquable biographie sur le batteur, précise à ce propos : « Pour la première fois, des musiciens de jazz furent révéés comme s'ils étaient des acteurs de cinéma ou de grandes vedettes spor-

tives. Le préféré était sans aucun doute Gene Krupa. Il était même beaucoup plus populaire que Benny Goodman. » Et Crowther ajoute que, grâce à Gene, « le batteur n'était plus une figure anonyme cachée par une montagne d'équipements à l'arrière de l'orchestre. Après Krupa, le batteur allait être aussi connu et aussi important qu'un musicien de première ligne, un soliste essentiel, et souvent le plus populaire de ces solistes. »

Séparé une première fois de Goodman en 1938, puis une seconde en 1943, Gene Krupa s'est aussi montré un remarquable chef d'orchestre. Comme son ancien leader, il a fait fi des préjugés en engageant des artistes de couleur, dont le trompettiste Roy Little Jazz Eldridge. Sa musique, basée elle aussi sur le swing, n'avait d'ailleurs rien à envier à celle des meilleurs orchestres de l'époque. Gene Krupa s'est éteint à New York, où il avait fondé une école de batterie, le 16 octobre 1973.

l'orchestre présentait la même ligne consistante et cohérente et résonnait comme une unité. »

Meneur d'hommes

Benny Goodman saura s'entourer des meilleurs instrumentistes de l'époque. La musique du clarinettiste et chef d'orchestre n'en prendra que plus d'éclat, puisque régnera, dans ses petites formations en particulier, une complicité absolue donnant vie à un swing intense. « En tant que clarinettiste, je préfère le trio ou le quartette, confiera Goodman. La communication est grande entre les musiciens. Les solistes doivent être de haut niveau, capables d'affronter avec aisance les suggestions qu'on peut faire sur-le-champ. »

Le roi du swing ne se trompera pas en recourant aux services de Teddy Wilson (piano), Lionel Hampton (vibraphone), Gene Krupa (batterie) ou encore Charlie Christian (guitare).

Goody Goody

La musique de Benny Goodman et de son grand orchestre, c'était d'abord celle des danseurs. Ce chef-d'œuvre des années 30 a très largement contribué à la consécration du clarinettiste virtuose.

1 King Porter Stomp

Sur un arrangement de Fletcher Henderson, Benny Goodman et son orchestre rendent hommage à Jelly Roll Morton, auteur de ce chef-d'œuvre de l'école Nouvelle-Orléans. A noter que le mot *stomp*, que l'on peut traduire par « taper du pied », revient assez souvent dans les morceaux de jazz au rythme soutenu. Jelly Roll Morton, d'ailleurs, semble avoir été le premier à l'utiliser.

2 Down South Camp Meeting

Down South Camp Meeting met en valeur les qualités de soliste de Benny Goodman, mais aussi le sens de l'innovation de Fletcher Henderson, qui a écrit les parties pour les différentes sections tout en accordant une grande liberté d'expression aux solistes.

3 Sugar Foot Stomp

Nouveau symbole de la *swing craze*. Ce titre, qui a contribué aux folles ambiances des *ballrooms*, reflète parfaitement l'évolution du jazz dans les

années 30. Avec Goodman et son orchestre, on passe de l'improvisation collective des formations de La Nouvelle-Orléans au swing plus « policé » des grands orchestres. C'est ce fameux *Sugar Foot Stomp* qui a suscité l'adhésion du public du Palomar Ballroom de Los Angeles.

4 Christopher Columbus

Fletcher et Horace Henderson ont écrit cet arrangement à la mémoire du « découvreur » du Nouveau Monde. Nouveau monde, nouvelle musique. Les instruments solistes, c'est-à-dire la trompette (vraisemblablement de Nate Kazebier) et la clarinette du chef d'orchestre traduisent à merveille l'euphorie des années 30.

5 Blue Skies

Arrangé par Fletcher Henderson, *Blue Skies* commence dans une ambiance qui n'est pas sans évoquer le style jungle de Duke Ellington. On revient ensuite au climat typique des grands orchestres blancs d'avant-guerre, où la clarinette était l'instrument roi, comme

ceux d'Artie Shaw et de Jimmy Dorsey, clarinettistes et chefs d'orchestre à l'instar de Goodman.

6 Dear Old Southland

Tous les solistes de l'orchestre s'expriment ici avec gaieté, et tout particulièrement Benny Goodman. On notera le remarquable travail de Gene Krupa, l'un des meilleurs batteurs de l'ère swing. En 1938, après le mythique concert du Carnegie Hall, il quittera d'ailleurs Goodman pour former son propre big band.

7 Goodbye

Dans ce slow langoureux qui permettait sans doute aux danseurs de « récupérer », le jeu de Benny Goodman se fait ici triste, voire romantique, et toujours d'une exceptionnelle justesse.

8 Goody Goody

Morceau phare du répertoire de l'orchestre de Benny Goodman alors au zénith de sa popularité, *Goody Goody* vaut autant par l'expressionnisme chaleureux des instruments de l'orchestre que par la voix d'Helen Ward. Les arrangements sont signés Henry Woode et non pas, cette fois, Fletcher Henderson.

9 I Know That You Know

I Know That You Know illustre parfaitement ces mots de James Lincoln Collier à propos de Goodman : « Peu de musiciens de jazz de son temps, et pas beaucoup depuis, étaient techniquement aussi bons que lui. Sa justesse est parfaite, sa sonorité chaleureuse, pleine et complètement contrôlée, son registre du bas est riche et sa dextérité lui a permis de jouer plus vite et plus sûrement que la plupart des musiciens de son époque. »

10 Stardust

Stardust est l'un des plus beaux arrangements que Fletcher Henderson ait jamais signés pour Benny Goodman. Le

clarinettiste dialogue de façon subtile avec les autres instrumentistes, et plus spécialement avec le pianiste Jess Stacy. Lui aussi a été profondément marqué à la fois par le jazz Nouvelle-Orléans et par le style Chicago de Bix Beiderbecke.

11 Bugle Call Rag

Dans ce morceau, duquel se dégage une extraordinaire énergie, apparaît le lien entre l'école Nouvelle-Orléans et le swing des années 30. Derrière les riffs endiablés des sections de cuivres et d'anches, on devine les communicatives walking basses du boogie-woogie. Encore un titre à la gloire des danseurs !

12 The Glory Of Love

Parmi les chanteuses qui se sont le mieux adaptées au jazz de Benny Goodman, il y a eu Ella Fitzgerald, qui n'a enregistré que trois morceaux avec le roi du swing, Martha Tilton et Helen Ward, dont la voix illumine cette composition d'Elton Hill.

13 These Foolish Things

L'un des standards les plus célèbres de l'histoire du jazz. Helen Ward, Benny Goodman et son orchestre en réalisent une adaptation romantique, comparable à celle enregistrée par Billie Holiday avec la formation de Teddy Wilson.

14 Don't Be That Way

Encore un classique du répertoire de Benny Goodman. A l'exception de la clarinette du leader, qui donne à ce morceau son climat swing particulier, on devine l'influence exercée par Count Basie. Les riffs s'inscrivent en effet dans la tradition des orchestres de Kansas City, ce qui convient d'ailleurs parfaitement au jeu bouillonnant de Gene Krupa.

15 I Let a Song Go Out Of My Heart

Avec *I Let a Song Go Out Of My Heart*, chantée par Martha Tilton, Benny Goodman fait une incursion tout à fait réussie dans le répertoire ellingtonien. Sans

doute chacun à leur manière, les deux chefs d'orchestre aimaient à marier les sonorités.

16 And The Angels Sing

Retour au style swing caractéristique de Benny Goodman qui, après la belle mélodie exposée par Martha Tilton, ajoute une petite touche d'exotisme.

17 Clarinet a La King

Cette composition d'Eddie Sauter, qui a travaillé pour les plus grands orchestres des années 30 et 40, permet évidemment à Benny Goodman de montrer toute l'étendue de son talent, sans grandiloquence, mais avec une totale maîtrise de ses interventions.

18 How High The Moon

Swing est encore le maître mot de ce chef-d'œuvre enregistré par Benny Goodman et son grand orchestre. Malgré les bouleversements qu'a connus le jazz, il n'a pas pris une ride.

▼ Goodman et son orchestre dans le film « Stage Door Canteen » (1943).



Carnegie Hall

Quand le temple de la musique classique s'ouvre au jazz.

Lorsque Andrew Carnegie vendit son empire industriel à l'United States Steel Corporation, il destina une part importante de son immense fortune à des œuvres philanthropiques ou à des fondations artistiques. Dans le domaine des arts, sa plus importante contribution fut sans conteste la création de la salle de concerts – à l'angle de la 7^e Avenue et de la 57^e Rue à New York – qui allait porter son nom.

Le Carnegie Hall ouvrit ses portes en 1891. Il devait être consacré pendant de longues années au répertoire classique de tradition européenne. En 1912, toutefois, le chef d'orchestre James Reese Europe, à la tête de son Clef Club qui comprenait pas moins de cent vingt-cinq musiciens, y donna le premier concert de musique noire. Le parolier James Weldon Johnson, présent ce soir-là, décrit en ces termes l'impact produit sur le public new-yorkais : « New York n'était pas encore habitué au jazz. Le Clef Club ouvrit son concert par une marche syncopée, d'un dynamisme agressif sur un rythme contagieux, et l'acheva sur une explosion de chants. (...) Les applaudissements devinrent très vite frénétiques ! » (cité par Eileen Southern, *Histoire de la musique noire américaine*, Buchet/Chastel).

Si d'autres créateurs noirs américains eurent accès à la scène du



Carnegie Hall, à commencer par James P. Johnson qui y présenta sa rhapsodie pour piano et orchestre *Yamekraw*, en 1928, ce fut tout de même grâce à Benny Goodman et à John Hammond que le jazz y fit une entrée triomphale en 1938. Les concerts « From Spirituals To Swing », auxquels participèrent des musiciens des grands orchestres de Goodman, Basie et Ellington,

retracèrent la longue histoire de la musique afro-américaine et contribuèrent à la reconnaissance du jazz.

Depuis le début des années 40 et la création de *Black, Brown And Beige* de Duke Ellington, ce « temple de la musique classique » accueille régulièrement des créateurs de la musique dite populaire. Plusieurs concerts du Festival de Newport s'y sont même déroulés !

► Le Carnegie Hall. Benny Goodman y organisa deux concerts à la gloire de la musique afro-américaine.